

Les "réécritures" d'un tableau

I. Le tableau originel : *La Liberté guidant le peuple*, d'Eugène Delacroix, 1830.

Contexte historique :

Les "Trois glorieuses", journées révolutionnaires → chute de Charles X, avènement de Louis-Philippe, monarque plus libéral.

Description du tableau, empruntée à Wikipédia :

L'œuvre assez imposante fut réalisée entre les mois d'octobre et de décembre 1830. La scène se passe à Paris, comme l'indiquent les tours de la cathédrale Notre-Dame qui émergent des fumées du dernier plan. Une foule d'émeutiers franchit une barricade. Au premier plan, associés aux matériaux— pavés et poutres — que forment cette barricade, les corps de soldats morts apparaissent tordus et comme désarticulés. L'un gît nu. Un ouvrier ou un paysan blessé, foulard noué sur la tête, émerge des décombres, le corps et le regard tendus vers une femme du peuple, coiffée d'un bonnet phrygien dont s'échappent des boucles. Celle-ci est représentée en pied et occupe de fait la place principale. Elle brandit par la hampe un drapeau tricolore qui occupe l'axe médian de la toile. Sa poitrine est en partie découverte. On distingue quatre autres personnages aux abords de la barricade : deux enfants des rues – l'un coiffé d'un béret brandissant des pistolets de cavalerie, la bouche ouverte sur un cri, l'autre coiffé d'un bonnet de police s'agrippant au pavé – un homme coiffé d'un haut-de-forme (qui laisse penser que c'est un bourgeois) mais portant le pantalon et la ceinture des ouvriers, les genoux sur la barricade, et un ouvrier portant un béret, un sabre briquet à la main et sa banderole sur l'épaule. Derrière, on peut voir un élève de l'École polytechnique portant le traditionnel bicorne. Les principaux protagonistes s'inscrivent dans un triangle dont le sommet est le drapeau. Les couleurs dominantes sont le bleu, le blanc et le rouge qui émergent des teintes grises et marron. La lumière semble provenir de l'arrière-plan et la femme s'avance vers nous en contre-jour.

Signification de l'œuvre, empruntée à Wikipédia :

Le personnage central féminin attire tous les regards. La Liberté emprunte autant à la statuaire antique – drapé, pieds nus, poitrine offerte – qu'aux représentations de la femme du peuple à la lourde musculature et à la peau hâlée. Elle emprunte de même aux allégories sereines et hiératiques de la Liberté et de la République qui voient le jour après 1789, comme celles d'Antoine-Jean Gros ou de Nanine Vallain. Elle est ici tant une idée qu'une personne réelle, à mi-chemin entre le tangible et l'idée. C'est cette superposition de références et cette incertitude qui marque Heinrich Heine qui donne un long commentaire littéraire de l'œuvre : "une douleur impudente se lit dans ses traits, au total bizarre mélange de Phryné, de poissarde et de déesse de la liberté". Curieusement, cette figure allégorique se mêle aux hommes et participe directement aux combats. Elle rassemble le peuple, les faubourgs et la bourgeoisie déclassée dans un même lyrisme révolutionnaire, portée par la construction pyramidale.

Pilier et piédestal, le peuple, dont la misère est sublimée par l'action héroïque, y est représenté comme un élément actif de la révolution. Cette lecture des

événements de 1830 a, d'ailleurs, indisposé le premier public bourgeois, qui reprocha à la Liberté et aux protagonistes leur "saleté".

Delacroix joue sur un registre patriotique en restreignant volontairement sa palette de couleur et disséminant dans le tableau par un "motif conducteur" (leitmotiv) les trois couleurs du drapeau national. Il produit un effet d'identification : le public se sent appelé, sent qu'il fait partie du peuple – même si ce dernier est dépeint sous des traits ambigus.

II. Le dessin de Plantu, *La Liberté sera toujours la plus forte*, paru à la une du journal *Le Monde* le vendredi 9 janvier 2015, après les attentats du mercredi 7 janvier 2015.

Contexte historique :

Des attentats islamistes ont visé l'hebdomadaire Charlie Hebdo, suscitant une intense émotion, matérialisée par le slogan "Je suis Charlie", très largement diffusé. On a déploré douze victimes, dessinateurs ou journalistes.

Description du dessin :

D'une manière évidente, Plantu pastiche le tableau de Delacroix, et en reproduit la composition pyramidale, qui culmine avec le drapeau français. Comme chez Delacroix, le tissu du drapeau est retourné par le vent (ce qui donne une impression de mouvement, d'élan, et accentue le symbolisme : ce vent, c'est la marche de l'Histoire !). Les personnages marquants se reconnaissent aisément : l'allégorie de la Liberté est flanquée d'un étudiant armé, reconnaissable à son chapeau haut-de-forme, et d'un gamin des rues, qui a inspiré à Victor Hugo le personnage de Gavroche.

Les transformations du tableau :

Les crayons, surdimensionnés, sont omniprésents ; ils se substituent aussi bien aux armes des insurgés qu'à la hampe du drapeau.

On remarque aussi deux ajouts significatifs : la colombe de la paix volent dans le ciel de Paris, en haut à droite, tenant un crayon dans son bec – et non un rameau d'olivier ; en bas, à droite, sur la une d'un journal, on peut lire "Je suis Charlie" sur un fond noir – et cette couleur évoque le deuil.

Signification de l'œuvre :

Delacroix célébrait une insurrection victorieuse (le régime de Charles X a bien été renversé) ; Plantu veut montrer que la République française, comme le titre du dessin l'explique, "sera toujours la plus forte".

Il convient donc de se demander quel sens le dessinateur donne à l'allégorie, et ce que signifient les crayons omniprésents.

Les crayons sont les outils du dessinateur ; un premier sens peut alors être proposé : les dessinateurs assassinés incarnaient, d'une certaine manière, la Liberté, garantie par la République française. Le contexte choisi – il s'agit d'une scène révolutionnaire – invite même à comprendre que ces dessinateurs représentaient une liberté en action, une volonté de conquête et de révolte contre tous les interdits.

Ajoutons une autre signification, qui se superpose à la première : l'allégorie de la Liberté est aussi celle de la République ; les insurgés représentent le peuple – c'est-à-dire tous ceux qui regardent le dessin. Les lecteurs du journal *Le Monde* sont ainsi invités à se reconnaître dans les dessinateurs assassinés, et Plantu nous demande de nous identifier aux victimes, qui se confondent avec notre idéal de liberté et de démocratie.

La colombe de la paix apporte une nuance importante : cette scène guerrière risquerait en effet d'être interprétée comme une déclaration de guerre. Plantu a recours à cet artifice pour inscrire le combat pour la liberté dans un État de droit et un idéal de paix.

Ajoutons que le dessin, comme le tableau, illustre la certitude de la victoire.

III. Norman Ferguson (1902-1957), dessin de presse, paru dans le *Financial Times*, Londres

Contexte historique :

Norman Ferguson est mort en 1957 ; on peut supposer que le dessin a été réalisé dans les années 1950. Nous sommes après la Seconde Guerre mondiale, et l'influence qu'exercent les États-Unis sur l'Europe occidentale est contestée par certains secteurs de l'opinion publique française – et en particulier par le Parti communiste, puissant à l'époque.

Description du tableau, trouvée sur Internet :

Le dessin est une "réécriture" du célèbre tableau d'Eugène Delacroix, *La Liberté guidant le peuple*, peint en 1830. Le dessinateur Ferguson a conservé les deux personnages qui se trouvent à droite du tableau de Delacroix : la figure allégorique de la liberté et le jeune garçon qui se tient à sa gauche. Les attitudes et les vêtements de ces personnages sont très connus et donc très reconnaissables ; d'où l'étonnement de voir ajoutées à ces figures célèbres, la tête et les chaussures de Mickey ; et la tête de Donald coiffée d'un béret basque. Le drapeau américain remplace les morts au pied de la barricade sur le tableau de Delacroix.

Signification de l'œuvre :

Le dessin est contradictoire ; certains de ces éléments relèvent de l'oxymore.

En effet, deux personnages inspirés du tableau de Delacroix foulent aux pieds le drapeau américain, ce qui a une signification très claire : la République française critique les États-Unis, s'en méfie, et au fond méprise les libérateurs de la veille.

En même temps, les deux personnages arborent la tête et les pattes de Mickey Mouse et de Donald Duck !

Les Français seraient-ils schizophrènes ? Norman Ferguson semble vouloir dire que la culture populaire américaine (symbolisée par les personnages de Walt Disney) a conquis les esprits en France, par les biais des *comics*, mais aussi sans doute du cinéma, de la recherche d'un certain genre de vie... Les Français peuvent bien, pour certains, dénigrer l'Amérique, sur le plan culturel, ils ont déjà perdu la partie.